

Chronique des falsifications



Hannah Arendt.

Du bon usage des citations...

L'attraction qu'exercent le mal et le crime sur la mentalité de la populace n'est pas nouvelle

ON a donné cette année, à l'épreuve de philosophie du baccalauréat S, à expliquer un texte d'Hannah Arendt, auteur inscrit au programme. La sortie d'un gros recueil de ses œuvres, comprenant, sous le titre *Les Origines du totalitarisme*, tous ses textes consacrés à cette dernière question, a suscité dans la presse une avalanche de dithyrambes. En première page, *Le Monde des livres*, dans l'extase, affirme : « *Erigée en véritable conscience de nos "sombres temps", Hannah Arendt apparaît désormais comme une des grandes figures tutélaires du paysage intellectuel français* » (28 juin 2002). Dans *Le Figaro littéraire*, sous le titre grandiloquent "*Hannah Arendt : la passion de penser librement*", Jean-Marie Rouart, de l'Académie française, affirme : "*Nul mieux qu'elle n'a su penser le politique*" ! L'ancien dirigeant du PC espagnol et ministre de la Culture socialiste en Espagne, Jorge Semprun, enfin, précise dans *Le Journal du dimanche* : "*Hannah Arendt rompt résolument avec*

les tabous de la vulgate léniniste (...), qui ne conçoit l'impérialisme que comme la phase ultime du système du capital, comme l'expression de son agonie, vu l'épuisement irrévocable de ses forces productives (...), énorme sottise théorique qui a inspiré, inspire encore des pratiques qui se prétendent radicales." Et Hannah Arendt, à l'en croire, "*élucide des questions que le coup de force théorique du léninisme brouille sans remède*" (30 juin 2002).

Un paragraphe des pages 613-614 des *Origines du totalitarisme* suffit à faire comprendre l'intérêt de cet anti-Lénine.

Commençant par la subtile phrase citée en exergue, Hannah Arendt continue : "*Il est compréhensible qu'un nazi ou un bolchevik ne soit pas ébranlé dans ses convictions lorsque des crimes sont commis contre des gens qui n'appartiennent pas au mouvement ou lui sont même hostiles ; mais l'ahurissant est qu'il ne cille pas quand le monstre commence à dévorer ses enfants, ni s'il devient lui-*

même victime de la persécution, s'il est injustement condamné, expulsé du parti et envoyé aux travaux forcés ou dans un camp de concentration.»

Et, en note, Hannah Arendt affirme : « *Trotsky donna une justification théorique de cette conduite en affirmant en 1924 : "Qu'il ait raison ou tort... c'est mon parti".* »

Ainsi, pour Hannah Arendt : 1) stalinien = bolchevik ; 2) stalinien = nazi ; 3) bolchevik = nazi. Difficile de trouver là quelque chose de nouveau dans cette équation, qui date des années 1930. Quand elle dit enfin que Trotsky a fourni la justification théorique de la conduite des "bolcheviks" qui ont accepté d'être liquidés par leur propre parti, on ne peut manquer d'être étonné par une affirmation qui relève de l'ignorance ou de la mauvaise foi :

1) La grande majorité des opposants (même s'étant ralliés à Staline, comme Smilga, Preobrajenski, etc.) et l'écrasante majorité des trotskystes qui se sont battus pour redresser le Parti communiste soviétique, puis pour en construire un autre, n'ont jamais cédé : ils ont protesté, les trotskystes ont revendiqué, fait la grève de la faim, rédigé et distribué des tracts, organisé des manifestations même dans les camps.

2) Dans une situation donnée, en 1924, Trotsky, considérant que la classe ouvrière ne peut se passer de parti révolutionnaire pour se battre et qu'en 1924 le Parti bolchevique est encore un parti révolutionnaire, a prononcé la phrase qu'Hannah Arendt prend comme fondement de la soumission totale du "communiste à son parti".

3) Enfin, l'un des éléments fondamentaux de la répression stalinienne est l'exigence que l'exclu, la victime, le condamné, le fusillé reconnaissent auparavant que "le Parti" (c'est-à-dire, à l'époque de Staline, ce dernier et son tout petit groupe, qui sont à eux seuls le parti) a raison et qu'ils ont, eux, toujours eu tort, et doivent le reconnaître en se couvrant eux-mêmes de boue et de crachats, car Staline et son groupe sont in-

faillibles comme le pape parlant en chaire, et pour des raisons similaires : la caste, qu'elle soit bureaucratique ou cléricale, de par sa nature fondamentalement réactionnaire et antidémocratique, ne peut que remplacer l'argument rationnel par l'acte de foi et la discussion par la subordination. L'infailibilité est une condition nécessaire de ce mécanisme. L'acte par lequel, dans l'Eglise comme dans la caste bureaucratique, l'opposant ou l'hérétique se disqualifie lui-même est le revers de cette infailibilité qu'il faut toujours confirmer, puisqu'elle est régulièrement démentie par les faits. Trotsky affirme simplement, lui, dans une circonstance donnée, l'idée d'un patriotisme de parti fondé sur l'idée que le parti (et non un petit groupe dirigeant) peut avoir tort. Ce n'est pas la foi aveugle et aveuglante, mais un souci politique pratique.

On peut certes considérer que Trotsky a eu tort de prononcer cette phrase, mais on ne peut effacer deux points : le fait de prononcer cette phrase ne mène nullement Trotsky à affirmer le moindre renoncement à ses propres idées (alors que les condamnés des procès de Moscou, brisés, les piétineront eux-mêmes) ; ensuite, Trotsky n'adopte cette attitude que pour autant qu'il considère le parti existant comme un instrument valable pour la classe ouvrière. Il ne fait pas du "Parti" une catégorie en soi. Ce n'est qu'un moyen, indispensable aussi longtemps qu'il continue d'être utilisable pour les besoins mêmes pour lesquels il a été constitué. Mais dès que Trotsky juge qu'il est devenu un instrument au service d'autres intérêts que ceux de la classe ouvrière, il affirme la nécessité d'en construire un autre et une autre Internationale.

Prendre la déclaration circonstancielle prononcée par Trotsky en 1924 dans des circonstances très précises pour en faire le fondement d'une soumission au Moloch stalinien, que Trotsky n'a cessé de combattre — ce qui lui a valu d'être assassiné, comme tant d'autres trotskystes — manifeste pour le moins une

confusion mentale fâcheuse. Ces faits sont suffisamment connus et banals pour qu'on puisse à bon droit s'étonner de voir Hannah Arendt les ignorer ou les mépriser. Il faut croire que tout est bon

pour ressasser la vieille idée à la mode :
bolchevik = stalinien = nazi...

Jean-Jacques Marie

LE FIGARO littéraire

SUPPLEMENT HEBDOMADAIRE LIVRES ET DEBATS CULTURELS

SOUS L

